Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 2 (1857)

Heft: (8): Supplément au No 8 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor: M.N.N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328347

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUPPLÉMENT AU N° 8 DE LA REVUE MILITAIRE SUISSE
AVRIL 1857.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Pendant ce temps, les Français sous Macdonald et Moreau en Italie étaient refoulés sur la rivière de Gênes. Suwarow, après avoir gagné la bataille de la Trebbia, se rapprochait de plus en plus des opérations en Suisse; mais, paralysé par les mésintelligences des cabinets alliés, il perdit un temps précieux dans l'inaction.

D'autre part, les maux qui pesaient alors sur l'Helvétie étaient incalculables; la présence de 150,000 hommes bivouaqués, baraqués ou cantonnés dans la partie la plus aride de ce pays, en réduisait les habitants au désespoir. Les cantons restés fidèles au Directoire helvétique souffraient doublement des événements de la guerre et des charges imposées par la France à ses alliés. La dilapidation et le désordre des finances forçaient le gouvernement français de manquer à ses engagements les plus sacrés; malgré les promesses les plus positives de prendre à sa charge l'entretien de son armée en Helvétie, le gouvernement helvétique n'en était pas moins obligé de pourvoir presque entièrement à cet entretien, et il porta le désordre et l'embarras au comble en confiant cette branche du service à des mains ineptes; le Ministère de l'Intérieur laissa à des commissaires, *à la fois comptables et contrôleurs,* la facilité de cacher les malversations de leurs agents subalternes dont ils retiraient leur large part de profits.

La malheureuse Helvétie, dévorée ainsi par ses protecteurs, envahie à moitié par ses ennemis qui la ménageaient moins encore que les Français, privée même de ses revenus ordinaires, hors d'état de tenir sur pied le peu de milices restées fidèles, n'avait gardé que la Légion soldée, 3 ou 4 bataillons vaudois, les volontaires zurichois, un petit nombre de patriotes valaisans et quelques compagnies bâloises destinées à renforcer la garnison du camp retranché devant Bâle.

La révolution du 30 Prairial, qui força les directeurs français à donner leur démission pour les remplacer par d'autres, fit naître quelques espérances d'amélioration; Glayre, membre du Directoire helvétique, fut même envoyé à Paris pour réclamer l'exécution des traités, et le remboursement des sommes énormes que l'Helvétie avait dépensées pour l'entretien de l'armée. On ne put obtenir que des promesses vagues, parce que le nouveau gouvernement, malgré la meilleure volonté, n'avait pas par devers lui les moyens de changer ce qui était, ni de suffire aux besoins de la situation. Tout ce qu'il put faire, ce

fut d'envoyer des grains pour la subsistance de l'armée menacée de la famine, et de renouveler auprès de Masséna les instances pour qu'il reprît l'offensive.

Vers le milieu d'août, Masséna et l'archiduc, aussi las l'un que l'autre de l'inaction à laquelle ils avaient été forcés, l'un par les intrigues politiques de Bernadotte, ministre de la guerre, l'autre par les ordres du cabinet de Vienne, fixaient leur attention sur la marche des Russes dont l'arrivée par l'Allemagne, annoncée pour la seconde quinzaine d'août, devait donner à l'armée autrichienne une supériorité de 30,000 hommes. — Rien n'empêchait alors l'archiduc de reprendre l'offensive vivement, puisqu'il se serait trouvé en position de couvrir sa principale ligne d'opérations sur le Danube, et de tirer le plus grand avantage d'une victoire presque certaine. Masséna, au contraire, n'ayant pas de renforts pareils à attendre jusqu'à cette époque décisive, devait chercher à prévenir son adversaire et à profiter du temps où les forces respectives se balançaient encore. Il pouvait prendre l'un ou l'autre des partis suivants :

1° *Diriger une opération de Kehl ou de Brissach sur la Forêt-Noire.*

Cette opération lui présentait plus de facilité que toute autre ; il est vrai que dès lors une bataille aux environs des sources du Danube devenait inévitable, et que les Autrichiens, postés sur la Limmat, tenaient la ligne la plus courte pour arriver sur le champ de bataille. Mais aussi, plusieurs chances possibles se réunissaient pour conseiller l'entreprise. Une résolution prompte, beaucoup de vigueur dans l'exécution, la facilité de tirer des troupes de l'aile droite, à l'insu des ennemis, et de les porter vers le lieu de rassemblement à la faveur du rideau des montagnes, le nombre de celles qui se trouvaient déjà sur le Rhin, l'espoir d'induire les Autrichiens à quelque démarche inconsidérée en feignant de s'affaiblir en leur présence, ou de se retirer de la Limmat pour les engager à s'éloigner du Dannbe, tout cela laissait entrevoir des probabilités de succès ; mais cette opération ne dépendait plus uniquement de Masséna, depuis que l'armée du Rhin n'était plus sous ses ordres.

2° *Diriger une attaque sur l'Aar inférieur et sur la basse Limmat, entre Coblenz et Zurich.*

Cette opération rencontrait des difficultés presque insurmontables, puisqu'il fallait passer ces deux rivières que les Autrichiens gardaient en forces.

3° *Manœuvrer dans les hautes montagnes, entre le lac de Zurich et les frontières d'Italie.*

Ce fut à ce dernier parti que Masséna s'arrêta. Les succès des pre-

miers mouvements étaient certains, tant à cause de l'avantage que l'offensive donne toujours dans de pareilles contrées, qu'à cause de la supériorité des forces avec lesquelles l'entreprise pouvait être conduite. En effet, il était plus facile aux Français de renforcer leur droite sous la protection de l'Albis et de la Sihl, qu'aux Autrichiens de renforcer leur gauche séparée du centre par le lac de Zurich. Cependant, aussi longtemps que l'ennemi occupait la position menaçante de Zurich, le résultat de cette opération se bornait à gagner une ligne courbe, interceptée par des lacs, coupée par des montagnes de premier ordre, et tout aussi désavantageuse que celle que Masséna avait abandonnée, avec raison, après la bataille du Zurichberg. Si les Français voulaient pousser leurs succès au delà, soit pour menacer le flanc gauche de l'archiduc en tournant le lac de Zurich, soit pour pénétrer dans les Grisons, en Tyrol ou en Italie, il leur fallait une telle augmentation de forces sur leur droite, aux dépens du centre, que les Autrichiens, s'avançant de Zurich, se seraient probablement jetés sur le centre affaibli, l'auraient battu en détail et auraient fortement compromis la retraite des colonnes trop engagées au sud.

Masséna négligea ces considérations stratégiques en faveur d'un avantage purement tactique, et se mit en devoir de chasser les Autrichiens de la ligne qu'ils tenaient depuis l'Aetzel au Rhône.

L'archiduc jugea mieux des circonstances; quoique les mouvements de Masséna fissent voir clairement ce qu'il voulait, l'archiduc resta ferme dans sa position, bien résolu d'attendre l'arrivée des Russes et d'anéantir alors, d'un seul coup porté sur le point décisif, toutes les entreprises des Français et leurs projets ultérieurs.

Mais une autre destination vint rompre le fil de ses combinaisons. Avant que Masséna commençât les opérations, et avant que les Russes fussent en position d'agir, un ordre de la cour de Vienne déplaça l'archiduc, comme Suwarow, du théâtre de leurs exploits. Voici ce qui s'était passé.

L'Angleterre, craignant que la suprématie à laquelle elle aspire sur les mers ne reçût une atteinte fâcheuse si elle laissait Suwarow poursuivre ses exploits en Italie et prendre une position solide dans un des ports de l'Italie, pour préparer ainsi à la Russie un nouvel entrepôt sur une côte étrangère, l'Angleterre songea à prévenir ce résultat, en éloignant les Russes de l'Italie.

L'Autriche, de son côté, attachait un trop grand prix aux conquêtes de l'Italie, pour n'en pas désirer la possession exclusive; elle regardait comme un obstacle à ses vues la présence des Russes et l'opiniâtreté de leur général en chef; elle était donc parfaitement disposée à écouter les ouvertures de l'Angleterre.

Les Russes, blessés dans leur orgueil du rôle secondaire qu'ils jouaient dans la guerre en restant amalgamés avec les Autrichiens, comptant d'ailleurs sur une victoire qu'ils croyaient obtenir facilement sans le secours des Autrichiens et qui leur livrerait la seule frontière de France dépourvue de forteresses, comptant aussi un peu sur le rétablissement de l'ancien ordre de choses en Suisse, les Russes voyaient avec plaisir qu'on les séparât des Autrichiens pour les laisser agir seuls.

La froide politique de l'Angleterre exploita habilement et surexcita à son profit ces sentiments divers; elle réussit, à force d'intrigues, à faire conclure entre les trois cours de Londres, de Vienne et de Pétersbourg, un arrangement en vertu duquel :

1° Les troupes auxiliaires russes en Italie, jointes à celles qui marchaient vers le Rhin, devaient agir séparément en Suisse avec le corps que l'Angleterre comptait lever dans ce pays.

2° L'archiduc évacuerait la Suisse, comme Suwarow l'Italie; il laisserait un corps à la garde de l'Allemagne méridionale, puis, marchant avec le reste dans le Nord, il devait prendre l'offensive sur le Bas-Rhin pour favoriser l'opération d'une escadre anglo-russe contre la Hollande.

Cette convention changeait entièrement tous les rapports existant sur le théâtre de la guerre, il en résultait un ordre de choses entièrement nouveau. On chercha bien à motiver l'ordre de revirement des forces alliées par la nécessité de placer les Russes et les Autrichiens sous le commandement exclusif d'un général de leur nation respective, et par l'incompatibilité d'humeur existant entre les deux armées. Mais la vraie cause se trouve dans les intérêts de l'Angleterre qui ne voulait à aucun prix d'un établissement russe sur la Méditerranée et qui sacrifia tout à cet intérêt.

L'éloignement de Suwarow de l'Italie peut encore se justifier au point de vue militaire; les Français n'avaient plus que deux points d'appui, Coni et Gênes, et les troupes laissées en leur présence étaient encore, malgré l'absence de Suwarow et de ses 20,000 Russes, tellement supérieures en nombre, qu'on ne pouvait concevoir aucun doute sur la prompte réduction de ces deux seuls appuis; les alliés gagnaient alors une ligne de positions droite dès la Méditerranée au St-Bernard; le départ de Suwarow ne changeait rien à cela, ne leur enlevait aucune chance.

Mais l'ordre donné à l'archiduc d'évacuer la Suisse au moment où la réunion des corps russes marchant sur ce pays, allait donner aux Alliés une prépondérance si marquée sur Masséna, cet ordre ne saurait se justifier, militairement parlant. La réunion de toutes ces troupes

pouvait faire concevoir aux Alliés les plus belles espérances; ce qui aurait pu leur arriver de plus fâcheux, en cas de revers, c'eût été d'être obligés de reprendre leur excellente position défensive. Si, au contraire, les événements tournaient en leur faveur, ils traversaient la Suisse et s'approchaient des frontières de la France. La défaite de l'armée française d'Helvétie conduisait les Autrichiens aux portes d'Huningue et de Strasbourg; la prise de cette dernière place ravissait aux Français le débouché le plus avantageux pour agir sur la base de leurs adversaires, tout en dispensant les Alliés de l'obligation de tenir un corps d'observation devant Kehl. La conquête de Strasbourg était la seule, sur tout le théâtre de la guerre, qui pût amener un changement essentiel en faveur des Alliés, et cette perspective les autorisait à prendre l'offensive aussitôt que leur base était en sûreté.

Les ordres émanés de la cour de Vienne et donnés à l'archiduc étaient dictés par des considérations auxquelles l'art militaire était totalement étranger; ils furent, comme nous l'avons dit, le résultat des intrigues de l'Angleterre qui sut profiter de la jalousie réciproque des Autrichiens et des Russes. L'archiduc n'en dut pas moins se mettre en mesure d'obéir.

Reprenons le fil des événements.

Masséna, pressé par le Directoire français, menacé d'ailleurs par la prochaine arrivée du corps de Korsakow, s'était, comme nous l'avons dit, décidé à préparer une entreprise sérieuse par sa droite qu'il s'agissait de porter en avant pour chasser les Autrichiens des petits Cantons, reprendre le St-Gothard et menacer les Grisons et le Vorarlberg. Cette opération fut confiée à Lecourbe, dont la division avait été portée à 12,000 hommes par les renforts qu'elle avait reçus depuis le commencement d'août. Masséna ordonna en même temps une fausse attaque sur le reste de la ligne et principalement devant Zurich, afin de détourner l'attention de l'archiduc et de l'empêcher d'envoyer des renforts à sa gauche.

Voici comment l'aile gauche autrichienne occupait le pays :

Strauch, avec sa brigade, gardait le Haut-Valais, le gros de sa troupe entre Münster et Aernen; 2 bataillons, placés à Ried et à Rosswald, formaient les avant-postes contre Nalters et Brigue, et entretenaient la communication avec le colonel Rohan, qui défendait le Simplon avec 2 1/2 bataillons. Deux autres bataillons étaient détachés sur le Grimsel.

Simbschen commandait la ligne de défense de la Reuss, depuis Urseren à Altorf; — 3 bataillons et 1 escadron occupaient Urseren, Amsteig, Erstfeld et les débouchés des vals Mäderau et Schächen; — 2 bataillons tenaient Wasen, la vallée de Maien et les montagnes de

la rive gauche de la Reuss, sans lesquelles il eût été impossible de garder cette ligne ; — 1 bataillon tenait par des postes, Attinghausen, Séedorf, Fluelen, ainsi que les retranchements élevés le long du lac des Quatre-Cantons.

On rompit (les Autrichiens) le pont d'Attinghausen ; ceux de Séedorf, Erstfeld, Wasen et du Diable furent conservés.

La position de Simbschen était commandée par la nature ; mais celle de Strauch avait le plus grand désavantage que puisse avoir une attitude défensive, car elle donnait à l'ennemi la facilité d'attaquer de front et Strauch courait tous les risques d'une retraite difficile ainsi que d'une grande gêne dans ses communications. En effet, les Autrichiens, en s'avançant dans la vallée du Rhône jusqu'à Brigue, étaient venus au point où les Français pouvaient arriver sur eux avec leur cavalerie, leur artillerie et tout leur attirail de guerre ; tandis qu'eux-mêmes, n'ayant à dos que des rochers escarpés, se trouvaient en défaut, soit pour leur tenir tête, soit pour se procurer des vivres qu'ils tiraient de Bellinzone. En outre, un sentier venant du Grimsel menait dans leur flanc et sur leurs derrières, ce qui ne contribuait pas peu aux dangers de leur position.

Comme les différents chemins qui pénètrent dans ces contrées ne deviennent plus tard que des sentiers, que ces sentiers aboutissent tous sur la croupe principale du Gothard, le corps de Strauch aurait dû se placer sur cette crête, et couvrir ainsi toutes les avenues de l'Italie et des Grisons. Le principal obstacle qui s'oppose en général à ce qu'on prenne des positions pareilles, la difficulté de faire arriver les vivres et les convois de munitions, n'existait pas ici, puisque le seul chemin qui fut propre à cet usage, celui de Bellinzone par Airolo au St-Gothard, était hors des atteintes de l'ennemi. — Les Français ne pouvaient s'approcher que par les vallées de l'Aar et du Rhône, entre les glaciers du Furca et Nuffenen, et il ne s'agissait que d'occuper ces deux passages déjà assez difficiles par eux-mêmes. Le gros de la troupe se serait tenu à Airolo et à Hospital, prêt à se porter sur l'ennemi s'il se présentait ; cette attitude, la seule convenable pour garder une contrée montagneuse, aurait étendu son influence jusque dans la vallée de la Reuss.

Lecourbe avait mieux combiné son attaque :

Gudin devait partir de la vallée de l'Aar avec 5 bataillons et forcer le passage du Grimsel ;

Turreau devait en même temps chasser les Autrichiens du Valais et du Simplon, et marcher sur le St-Gothard par la vallée du Rhône ;

Loison, avec 2 bataillons et 3 compagnies de grenadiers, dut se

diriger de la vallée de l'Aar sur Wasen, en traversant le mont Steinen et pénétrant par le Maienthal;

Une colonne, sous les ordres du chef de brigade *Daumas*, devait marcher d'Engelberg par le Surenen sur Erstfeld et Attinghausen;

Une autre colonne de 2 bataillons, aux ordres du chef d'état-major *Porson,* devait se porter dans la vallée d'Altorf par Bauen, l'Issithal et Séedorf, pendant qu'un détachement, conduit par le capitaine Forgues, chasserait les postes autrichiens qui défendaient les montagnes environnant le Rothstock, avant de redescendre sur Séedorf.

Ces diverses colonnes devaient s'emparer de la vallée de la Reuss dans toute sa longueur et lier leurs communications entr'elles, tandis que Lecourbe débarquerait à l'embouchure de la Reuss.

Lecourbe, au centre, devait s'embarquer avec sa réserve de grenadiers, s'emparer en passant de Brunnen et du débouché de Muttenthal, puis débarquer sous la protection de chaloupes canonnières à l'embouchure de la Reuss, pour remonter cette rivière et opérer successivement sa jonction avec les colonnes qui opéraient dans les gorges latérales et éclairaient son flanc droit. Un petit détachement de 3 compagnies eut ordre de partir de Gersau par terre, de longer le lac, afin de seconder l'attaque de Brunnen et du pont de la Mutten, et couper la retraite à l'ennemi.

Chabran eut la tâche de s'emparer de Schwytz et du Muttenthal, tandis que les brigades Laval et Humbert, aussi sous ses ordres, chasseraient l'ennemi d'Einsiedlen et du mont Aetzel; Molitor commandait la brigade qui devait marcher sur Schwytz.

Soult et *Lorges*, devant Zurich, devaient se borner à des démonstrations pour occuper l'ennemi.

D'après ces dispositions, l'attaque principale était dirigée sur le St-Gothard, afin de tourner par cette montagne la vallée de la Reuss. La séparation des troupes en plusieurs colonnes isolées, mesure si dangereuse dans la plaine, n'était point une faute dans ces circonstances, vu que la situation topographique et la capacité des vallées ne permettaient pas de réunir un plus grand nombre de troupes en une ou deux fortes colonnes; qu'il était nécessaire d'occuper l'ennemi sur toute sa ligne et de l'accabler par des forces supérieures mises en jeu simultanément; et enfin, parce qu'il n'est dangereux de former plusieurs colonnes incohérentes que lorsque l'ennemi peut se jeter sur elles avec une masse concentrée et les battre en détail. Or, tel n'était pas le cas ici, puisque les montagnes empêchaient les Autrichiens, éparpillés sur une longue ligne, de découvrir les projets des Français assez tôt pour s'y opposer par des manœuvres rapides. — Nous l'avons dit déjà souvent, l'avantage de pouvoir masquer les mouvements,

favorise beaucoup l'offensive dans les montagnes et lui donne une grande prépondérance sur les mesures défensives.

L'exécution de ce plan répondit d'ailleurs parfaitement aux vues du général français ; l'entreprise fut conduite avec cette résolution décidée qui donne la victoire à l'action, et sans laquelle on n'atteint point de résultat favorable, particulièrement dans la guerre de montagnes.

Le 13 août, les troupes s'ébranlèrent en Valais, et le 14 elles étaient en mouvement sur tous les points depuis le Rhône au lac de Zurich.

Le 13, 4 demi-brigades et 1 bataillon de troupes helvétiques attaquent le poste de Rosswald, repoussent les Autrichiens derrière la Binna et coupent ainsi leurs communications avec le Simplon dont les Français s'emparent. Rohan rétrograde jusqu'à Domo, ce qui assure le flanc de Turreau. — Strauch, se fiant trop à la force naturelle du Grimsel, s'avança avec les réserves sur la Binna et força les Français, qui s'étaient avancés jusqu'aux pâturages de Saffenetsch, à se replier sur Rosswald.

Le 14, Turreau pousse le long du Rhône vers Aernen, mais ne peut se maintenir en avant de Mörell. Les Autrichiens se préparaient à le chasser de Rosswald à l'entrée de la nuit, lorsque Strauch apprit les succès de Gudin sur ses derrières.

En effet le même jour, 14, Gudin, avec 2 bataillons de la 25e légère et 1 bataillon vaudois, avait gravi le Grimsel par des sentiers couverts de glace, et culbuté, après un combat opiniâtre, les 2 bataillons qui gardaient le passage ; malgré la force de leur position, les 2 bataillons autrichiens furent, au dire de Masséna, enfoncés à la baïonnette et poursuivis jusque dans leur camp entre Oberwald et Geschenen, où ils ne tardèrent pas à être forcés. Leur perte dans cette journée fut de plus de 200 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. Vers le soir, Gudin vint bivouaquer au pied du Furca en menaçant Münster. — Dans ce moment Turreau, qui avait, avec sa brigade de gauche, forcé le camp de Lax, poussait dans la vallée du Rhône. Battu sur ses deux ailes, Strauch n'eût plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite ; il l'effectua dans la nuit du 14 au 15 par le pas de Nuffenen ; le 15 il était à Faido, le 16 à Ossogna et le 17 à Bellinzona. Les troupes opposées à Turreau sur la Binna, passèrent le 16, le mont Albrun par des sentiers connus des chasseurs du pays seulement, et se firent jour dans le val Formoza d'où elles gagnèrent le 18 le val Maggia par Bono, le 19 Locarno et le 21 Bellinzona où elles rejoignirent Strauch.

Dès ce moment Turreau couvrait la manœuvre des Français du côté

d'Italie. Gudin lui laissa le soin de garder le Grimsel et la Furca, et continua, le 15, sa marche par Réalp sur Urseren (Andermatt), pour opérer sa jonction avec Loison et Lecourbe.

Loison marcha toute la journée du 14 par des sentiers affreux, semés de précipices, qui éprouvèrent rudement la constance de ses soldats. Après avoir franchi la Reichen et passé Imgrad, il parvint dans le Nesselthal où il fut accueilli par une tempête effroyable qui ne laissait plus apercevoir les sentiers qu'à la lueur des éclairs. Enfin il atteignit les huttes du Gadmenthal. Les hommes gravissaient un à un la montagne; on tirait les pièces de canon avec des cordes, et dans les endroits les plus périlleux elles étaient portées à dos par de robustes paysans. Les bêtes de somme, quoique déchargées de leurs fardeaux, cheminaient avec peine et souvent, perdant pied, roulaient dans les abîmes. Par bonheur l'ennemi ne se montra nulle part. Mais le soir, en s'approchant de Wasen, Loison fut arrêté par le fortin de Maien; c'était une ancienne redoute qui barrait le chemin entre une paroi de rochers et le ravin escarpé de Maien; les Autrichiens avaient réparé cet ouvrage et l'occupaient avec un bataillon et 2 pièces de canon de montagne. Loison avait avec lui un détachement de carabiniers vaudois (compagnie Morier) qu'il envoya sur les hauteurs pour inquiéter les défenseurs de la redoute[1]. Mais ceux-ci tinrent bon le 14 et forcèrent Loison à attendre le lendemain. Le 15, le feu des carabiniers vaudois ayant recommencé, fit tant de mal aux Autrichiens qu'ils ne purent résister à un nouvel assaut. Les grenadiers de la 109e, conduits par le capitaine Stopfe, débouchèrent par files dans un sentier où tombait une grêle de balles et de mitraille; ils furent repoussés quatre fois, et ce ne fut qu'au 5e assaut qu'ils purent s'emparer de la redoute.

Quelques Autrichiens seulement, au dire de Jomini et de Masséna, gagnèrent les bords de la Reuss; le reste tomba entre les mains des vainqueurs. — Les Autrichiens, dit l'archiduc, se hâtèrent de marcher vers Urseren conjointement avec 3 compagnies arrivées à leur secours. Quoiqu'il en soit, Loison se hâta de marcher sur Wasen, d'où il envoya un détachement à la rencontre de Lecourbe.

Les deux colonnes dirigées sur Séedorf par l'Issithal (Porson) et sur Attinghausen par le Surenen (Daumas), n'étaient arrivées à leur destination qu'après des marches très pénibles. Le 14, Porson trouva l'ennemi à Séedorf, le battit et le rejeta dans la vallée d'Altorf, mais ne put passer outre à cause de la rupture du pont. La colonne de Daumas tomba également sur les Autrichiens à Attinghausen et les culbuta

[1] Dans son rapport sur cette affaire, Lecourbe signale cette compagnie comme s'étant distinguée.

sur la rive droite de la Reuss dont ils eurent le temps de détruire le pont. L'impossibilité de franchir la rivière empêcha qu'on ne poursuivit les Autrichiens dans le Schächenthal, et l'on se borna à tirailler d'une rive à l'autre.

Il était 6 heures du soir lorsque Lecourbe arriva devant Fluelen. Nous verrons bientôt qu'il n'était pas resté inactif jusque-là. — Instruit de ce qui se passait à Séedorf et à Attinghausen, il prit ses mesures pour débarquer. Le feu de deux pièces de canon et des tirailleurs autrichiens rendait cette opération périlleuse; mais les grenadiers, grâces aux canons de la flottille, surmontèrent facilement cet obstacle. A peine à terre, ils eurent bientôt balayé la côte, et un détachement qui avait été déposé le matin par Lecourbe à Sissingen, derrière la chapelle de Tell, après avoir traversé l'Achsenberg, parut sur le flanc et les derrières d'Altorf. Simbschen, mis dans une déroute complète, fut poursuivi jusqu'à Burglen, dans le Schächenthal et à Erstfeld, du côté d'Amsteig, avec une perte de 600 hommes et de 400 prisonniers. Le 14 au soir, Simbschen se trouvait entre Amsteg, Wasen et Urseren; les Français occupaient Erstfeld, la vallée de Maien et la Furca.

Le 15, le combat s'engagea sur tous les points.

Lecourbe poussa sur Amsteg; les troupes qui défendaient ce poste se voyant prises à revers par les troupes que Loison envoyait au-devant de Lecourbe, n'eurent plus d'autre parti à prendre que de se jeter dans le val Madrän et de gagner la vallée du Rhin antérieur par la Crispalt et Tavetsch. — Lecourbe laissant un bataillon, sous Lovisi, à la poursuite des Autrichiens dans le Maderänthal, continua sa route et opéra sa jonction avec Loison en remontant le cours de la Reuss, sur laquelle Simbschen tenait encore Geschenen et le Pont du Diable. Il chassa l'ennemi de Geschenen et arriva devant le pont du Diable toujours battant; les Autrichiens se retirèrent sur la rive droite dans des retranchements formidables appuyés à la Reuss et à des rochers à pic; ils avaient eu le temps de faire au pont une large coupure qui arrêta court les grenadiers de Lecourbe. Après avoir tenté vainement de tourner la position, Lecourbe se détermina à attendre des nouvelles de Gudin et donna l'ordre de rétablir le pont pendant la nuit.

Comme nous l'avons vu, Gudin était en marche par Réalp sur Urseren; Simbschen tenta vainement de lui disputer l'issue de la vallée; placé à peu près dans la même position dont Strauch venait de se tirer, Simbschen se replia, dans la nuit du 15 au 16, sur la montagne d'Urseren et prit position avec 3 bataillons sur les sommités du Crispalt, derrière le lac d'Oberalp.

Dès la pointe du jour, le 16, les Français travaillaient à rétablir

le pont du Diable; enfin ayant réussi à couvrir la coupure de planches, ils passèrent à 7 heures du matin et se réunirent à Gudin qui débouchait d'Urseren sur la rive droite de la Reuss.

Simbschen occupait un poste menaçant d'où il pouvait déboucher sur la vallée et qu'on ne pouvait lui laisser; il fallait le déposter pour achever l'entreprise. Après avoir détaché un bataillon sur Airolo, Lecourbe, avec un autre bataillon et la réserve de grenadiers, attaqua de front la position de Simbschen. Celui-ci résista d'abord et garda sa position jusqu'à 5 heures du soir; mais Lecourbe ayant fait un détachement qu'il envoya sur le flanc de l'ennemi par le Baduz, répéta son attaque de front avec une nouvelle vigueur à laquelle Simbschen ne put résister; il fut mis dans une déroute complète et ne put gagner qu'avec infiniment de peine et avec des débris seulement, Chiamont et St-Giacomo, vallée du Rhin, où il fut suivi l'épée dans les reins. Les Français firent 1,000 prisonniers et prirent 3 pièces de canon.

Simbschen rallia ses troupes à Tavetsch et continua sa marche sur Dissentis, arriva le 17 à Sonvix, le 19 à Illanz, et le 20 à Coire. Illanz, Lax, Flims et Tamins restèrent occupés.

Il n'y a rien à dire à la retraite de Simbschen sur Coire; car une position isolée dans la vallée du Rhin antérieur à Dissentis, par exemple, ne remplissait aucun objet. En se plaçant à Coire, au contraire, Simbschen rétablissait les rapports avec l'armée, couvrait une des principales communications de la Suisse; il n'avait pas à redouter que l'ennemi se portât de l'Italie sur son flanc, soit sur le Tyrol, aussi longtemps que l'archiduc resterait maître du débouché de Zurich et de la route de Glaris.

Molitor, près duquel Masséna s'était rendu, attaqua, suivant le plan d'ensemble, le poste de Schwytz en deux colonnes :

L'une, partie de Gersau, côtoya le lac en se dirigeant sur Brunnen et le pont de Mutten; elle fut d'abord repoussée, et revint à la charge sans plus de succès. Mais dans ce moment, Lecourbe passait devant Brunnen avec sa flottille, se rendant à Fluelen où nous l'avons vu arriver et prêter secours à Daumas et à Porson; il débarqua 5 compagnies de grenadiers des 84e et 109e, et ordonna à son aide-de-camp Montfort d'enlever le pont à leur tête et de se joindre à la brigade Molitor. Le débarquement n'était pas sans péril; 5 pièces de canon battaient le débarcadère et les tirailleurs autrichiens, secondés par les paysans, faisaient un feu soutenu. Les grenadiers ayant néanmoins culbuté tout ce qui s'opposait à eux, atteignirent le pont de la Mutten, s'y réunirent aux braves de la 76e, et, de concert avec eux, s'en rendirent maîtres après un combat opiniâtre. Les Autrichiens aban-

donnèrent leur artillerie et 200 prisonniers. Lecourbe, après s'être assuré du débarquement d'une partie de sa réserve à Brunnen, dirigea sa flottille sur Fluelen.

La 2e colonne, marchant par Seewen, trouva à Schwytz une résistance opiniâtre; le régiment de Stein, renforcé par 7 ou 800 insurgés, résista longtemps; mais, vers midi, un bataillon de la 84e réussit à tourner le flanc des Autrichiens par les monts de Hacken et de Mitten; les Autrichiens se retirèrent alors sur le village de Mutten, après avoir perdu 2 canons, 200 morts ou blessés et 600 prisonniers. Les Français attaquèrent cette nouvelle position le 15, l'enfoncèrent et poussèrent jusqu'au lac de Klönthal. Les Autrichiens continuèrent leur retraite sur Glaris et sur Netsthal.

Chabran, à la tête de 4 demi-brigades et 6 escadrons, s'avança le 14 en 3 colonnes; les deux premières cherchèrent à tourner le flanc gauche des Autrichiens par Morgarten et Rothenthurm; la 3e se porta sur Schindellägi. Un bataillon autrichien posté sur le Jostberg fut obligé de l'abandonner et se replia d'abord sur la Kazenstrik, ensuite sur Einsidlen, et enfin sur l'Aetzel, pendant que les Français détachaient par St-Johan dans le Wäggithal et vers Gulgènen, sur les derrières de Jellachich. Celui-ci, en ramassant toutes ses troupes, parvint à arrêter les progrès des Français du côté de Wollrau et Schindellägi; mais se voyant enfin menacé à dos et en flanc, il abandonna sa 1re position et rétrograda dans une 2e sur le prolongement de l'Aetzel.

Le 18, Chabran continua la manœuvre de la veille, envoya de nouvelles troupes dans le Wäggithal et ordonna, à midi, une attaque générale contre l'Aetzel. Le combat dura jusqu'au soir avec des chances variées; alors les Français se jetèrent avec impétuosité sur la dernière position des Autrichiens et les ramenèrent en désordre jusqu'au delà de la Linth, près de Grünau, après leur avoir pris 2 bataillons compromis par leur opiniâtreté, et 3 pièces de canon. Jellachich fit abattre le pont de Grünau, occupa la rive droite de la rivière depuis le lac à Schännis, et la rive gauche depuis ce village en remontant vers Urnen et Näffels où, conjointement avec les troupes venues de Schwytz, il parvint à conserver la route de Glaris et à lier une communication avec le corps de Simbschen qui était à Coire, et en partie dans le Schächenthal.

Les Français s'établirent sur la ligne de Richtenschwyl, Einsidlen, Schwytz, la Reuss et le St-Gothard, ne laissèrent que des postes détachés à Souwix, dans la vallée du Rhin antérieur, vers le lac de Klönthal et sur les bords de la Linth à Richenbourg et à Bilten.

Toute entreprise ultérieure eût été dangereuse pour le moment et

exigeait de nouvelles mesures pour assurer le service des vivres et organiser les convois.

Le jour où les opérations commençaient entre la Sihl et le Rhône, le 14 août, Soult fit de fortes démonstrations sous Zurich. Sa droite, commandée par le général Mortier, força le passage de la Sihl à Adlischwyl, malgré une résistance opiniâtre, s'empara de Kilchberg et marcha sur Wollishofen. Vainement la cavalerie autrichienne voulut intervenir, elle fut repoussée jusque sur les glacis de Zurich. Mais ayant été renforcée et soutenue, elle revint à la charge et força Mortier à rentrer dans ses anciennes positions, à 7 heures du soir.

La gauche, aux ordres du général Brunet, se porta sur Wytikon où elle engagea un combat très vif. L'ennemi ayant fait avancer 20 pièces de canon et une nombreuse cavalerie dans la plaine de Zurich, elle opéra sa retraite, mais en bon ordre.

Le 15, Soult fit de nouvelles démonstrations ; Mortier reprit Kilchberg, poussa jusqu'à Wollishofen, où il resta jusqu'au soir sans être inquiété; Brunet, de son côté, aborda le camp en avant de Zurich où les Autrichiens s'étaient renforcés. On batailla sans résultat jusqu'à la nuit.

Ces deux journées coûtèrent à la division Soult 300 hommes tués ou blessés; mais le but proposé, d'attirer l'attention de l'ennemi sur la Limmat, était atteint, car l'ennemi avait pris le change; 6 bataillons hongrois, en marche sur Baden, furent rappelés en hâte sur Zurich. Les généraux français firent rentrer leurs troupes dans leurs positions.

Suivant Masséna, plus de 2000 hommes tués ou blessés, 6000 prisonniers, 21 pièces de canon, la conquête du Haut-Valais, du Simplon, du St-Gothard, des Petits-Cantons et de la basse Linth, furent les résultats de cette série de combats préparée par les combinaisons du général en chef et exécutées avec zèle et intelligence par ses lieutenants.

Ces succès auraient eu des suites plus importantes encore si, dans ce moment, la tête du corps russe de Korsakow, marchant en 6 échelons, n'eût atteint Schaffhouse, d'où elle fut dirigée, 2 jours après, sur Zurich, ce qui permit à l'archiduc de détacher de cette place le général Hotzé avec 4000 hommes sur Schwytz et Glaris, au secours des deux corps autrichiens qui avaient été battus.

Voici du reste le jugement de Jomini sur cette brillante campagne de l'aile droite de l'armée française :

" Cette courte expédition, aussi rapidement exécutée qu'habile-
„ ment conçue, ne coûta pas 1500 hommes aux Français.... Lecourbe
„ en eut tout l'honneur. On ne saurait donner trop d'éloges à ses

„ dispositions, ni admirer assez la précision avec laquelle il avait
„ calculé la marche de ses colonnes de manière à les réunir alterna-
„ tivement, pour mettre toujours les Autrichiens entre deux feux.

„ L'entreprise de Masséna ne produisit cependant pas les résul-
„ tats, dans l'ensemble des opérations, qu'elle aurait amenés 12 ou
„ 15 jours plus tôt. Elle eût alors favorisé les manœuvres de Joubert
„ (armée d'Italie), en menaçant le flanc droit de Suwarow, et l'on
„ peut supposer que celui-ci, au lieu d'attirer à lui le corps de Kray,
„ qui venait de prendre Mantoue, l'eût dirigé sur le lac de Como
„ pour couvrir la Lombardie. Dans ce cas, si le maréchal eût accepté
„ la bataille à Novi, la supériorité du nombre se fût trouvée du côté
„ des Français. D'ailleurs il n'était pas impossible que l'archiduc, re-
„ jeté sur les Grisons dans les derniers jours de juillet, lorsque le
„ corps auxiliaire russe était encore éloigné, n'évacuât sa position
„ centrale de Zurich et ne regagnât le Rhin et les bords du lac de
„ Constance pour ne pas s'exposer à perdre ses communications avec
„ le Tyrol et le Vorarlberg.

„ Tout en blâmant Masséna du retard qu'il mit dans son opéra-
„ tion, il est juste d'observer que la faute ne doit pas lui en être
„ uniquement imputée; l'extrême versatilité du gouvernement fran-
„ çais, et les contrariétés de tout genre qu'il fit éprouver à son géné-
„ ral, y entrèrent pour beaucoup. „

L'ARCHIDUC TENTE LE PASSAGE DE L'AAR.

Pour appuyer les opérations très étendues de son aile droite, Masséna avait été obligé de renforcer cette aile en tirant des troupes du centre et de remplacer celles-ci par des troupes tirées de l'aile gauche, qui se trouvait ainsi très affaiblie.

L'archiduc, témoin de ces mouvements, voulut profiter de l'état de faiblesse où les Français laissaient cette partie de leur ligne pour passer l'Aar et faire une opération offensive par sa droite. Les raisons qui s'opposaient à cette entreprise après la bataille du Zurichberg n'existaient plus. Les Autrichiens n'avaient plus à craindre que des forces considérables se portassent sur eux de Bâle et du Frickthal; les remparts de Zurich étaient rétablis et donnaient à ce point une nouvelle importance; les Français semblaient diriger tous leurs moyens vers les Petits-Cantons; les 26,000 Russes de Korsakow arrivaient aux environs de Schaffhouse et il devenait possible, non seulement de se porter en avant avec des forces considérables sans compromettre ses communications, mais encore de défendre la Forêt-Noire, si elle était attaquée; le passage de l'Aar conduisait incessamment les Autrichiens sur les communications de Masséna et, en avançant sur la rive gauche,

ils gagnaient le flanc et les derrières de leur adversaire avant qu'il lui fût possible de les prévenir, puisqu'il aurait eu à traverser les défilés de la Reuss et de l'Aar. Si le passage réussissait, Masséna était mis dans la position la plus périlleuse; s'il voulait marcher à l'ennemi au moment où celui-ci effectuait le passage de la rivière, il ne pouvait réunir assez de troupes pour le rejeter sur la rive opposée et il avait à craindre d'être battu en détail, la même raison l'empêchait de prendre une attitude imposante entre Bruck et Aarau, puisque Zurich restait sur son flanc et que dès lors il n'osait se dégarnir de ce côté; s'il se retirait, son aile droite était séparée de lui, car sa retraite ne pouvait s'effectuer que sur Berne vers le Jura, entre les lacs de Neuchâtel et de Genève, attendu que s'il la faisait le long de l'Aar l'ennemi le flanquait sans relâche jusqu'au lac de Bienne; s'il temporisait dans l'intention de réunir ses troupes, il donnait aux Autrichiens la faculté de s'étendre sur son flanc et de le refouler sur les hautes montagnes ou sur le lac de Genève. Ce dernier parti eût encore été le meilleur, quoiqu'il ne prémunît point contre le danger d'être attaqué avant la réunion de ses forces, et en cas de revers, la retraite tombait dans le prolongement de la ligne ennemie derrière l'Aar.

Une circonstance particulière, mais que l'archiduc ignorait, et qui était de nature à augmenter les chances de son entreprise, c'est que Masséna avait abandonné, de sa personne, le quartier-général pour se porter à son aile droite afin d'assister aux opérations des 14, 15 et 16 août. Oudinot, son chef d'état-major, le remplaçait.

L'archiduc n'hésita pas à se livrer à une entreprise qui lui offrait une aussi brillante perspective, et dont le succès lui aurait fait pardonner de n'avoir pas suivi à la lettre les ordres reçus de Vienne; on sait que ces ordres exigeaient que l'archiduc quittât la Suisse. Une fois décidé, il s'occupa de choisir l'endroit le plus avantageux pour le passage, de fixer le jour de l'entreprise, de rassembler une masse de forces respectable, en un mot de prendre les dispositions nécessaires.

Le village de Gross-Dettingen fut choisi, parce que la rivière fait là un saillant du côté de l'Est, que la rive droite plus élevée que la gauche, domine celle-ci; ce point, situé au dessous des confluents de la Limmat et de la Reuss, ces deux rivières auraient servi d'obstacle aux troupes rassemblées à la hâte dans les contrées supérieures et qui auraient voulu se porter rapidement sur le point menacé; enfin le village de Klein-Dettingen, sur la rive gauche, n'était occupé que par 2 compagnies.

Le passage fut enfin résolu pour la nuit du 16 au 17 août; Korsakow devait arriver dans la nuit à Ober-Endingen avec 20,000 hom-

mes et 1600 Cosaques, pour se réunir avec 32 bataillons et 42 escadrons tirés des différentes positions sur les bords de la Limmat et de l'Aar. — Hotzé reçut l'ordre de rester à Zurich avec 7 bataillons et 20 escadrons, 4,600 hommes d'infanterie et 2,800 chevaux, de défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité et de suivre l'ennemi de près, s'il se retirait; 5 bataillons et 6 escadrons, 4,000 hommes et 1,000 chevaux, restèrent sur les bords de la Limmat, entre Höng et Kloster-Wettingen; des batteries furent élevées au confluent de la Limmat et de l'Aar afin de balayer, pendant le passage, le chemin venant de Bruck. Sur la rive droite du Rhin, 4 régiments de cavalerie eurent ordre de marcher de Willingen à Stuhlingen; les troupes légères devaient alarmer l'ennemi à Vieux-Brissach, Bâle et sur toute la ligne du Rhin, pour détourner son attention des bords de l'Aaar. On devait, dans ce but, ouvrir une canonnade à Waldshut et l'on prépara de l'artillerie à Coblenz, pour battre un petit camp français placé à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin.

La marche des troupes fut si bien calculée que les différents corps, masqués par les inégalités du terrain, arrivèrent à la tombée de la nuit, le 16, entre Gross-Detlingen, Tägerfelden et Ober-Endingen, sans avoir éveillé les soupçons de l'ennemi; ils se formèrent en colonnes serrées suivant leur destination.

L'archiduc s'était décidé à jeter 2 ponts, l'un au dessus, l'autre au dessous de Gross-Dettingen; sur le premier, il voulait faire passer une avant-garde de 5 bataillons et 6 escadrons qui devait gagner la chaîne des montagnes qui s'élèvent entre Masedach, Mauthal et Effingen, pour intercepter la route de Bruck à Rheinfelden et pour couvrir la marche de 6 autres bataillons autrichiens et du corps entier des Russes, qui prendraient leur direction sur Bruck par Willigen, Bottstein et Stilli, et s'emparer des ponts de Bruck, d'Arau et de celui de Gebenstorf sur la Reuss. Le pont inférieur était destiné au passage d'une colonne de 12 bataillons et 12 escadrons qui devaient tourner à droite sur Luggeren, pour seconder l'opération en côtoyant le Rhin par Bernau, Rheinsulz et Laufenbourg. Enfin, une division de 9 bataillons et 24 escadrons, destinée d'abord à protéger le passage, formerait ensuite la réserve et suivrait la colonne marchant sur la route de Bruck, après avoir laissé 1 bataillon à la garde des ponts.

(La suite au prochain numéro.)

LAUSANNE. — IMPRIMERIE CORBAZ ET ROUILLER FILS, ESCALIER-DU-MARCHÉ, 20.